



ONZIÈME ASSEMBLÉE DE LA FLM
MATÉRIEL D'ÉTUDE

Deuxième jour

**À toutes
et à tous**



Fédération luthérienne mondiale
– Une communion d'Églises

DONNE-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN
QUOTIDIEN

Le matériel d'étude de la Onzième Assemblée de la FLM prend en compte l'accent régional de la vie culturelle de la réunion. Chacune des six brochures comprend une contribution d'une région de la FLM sur des "questions soumises à notre réflexion" (p. 7), un cantique (p. 8), un article spécial (p. 10) en rapport avec le thème de l'Assemblée "Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien", et une information sur certains aliments de base de la région (p. 16).

Cette brochure est dédiée à la région d'Asie.

Éditions parallèles en anglais, allemand et espagnol :

LWF Eleventh Assembly, Study materials
- Day Two: To All

Elfte LWB-Vollversammlung, Studienmaterialien
- Tag Zwei: Für Alle

Undécima Asamblea de la FLM, Material de estudio
- Segundo Día: Para Todas y Todos

Publié par

La Fédération luthérienne mondiale
– Une Communion d'Églises
Bureau des Services de communication
150, route de Ferney
C.P. 2100
CH-1211 Genève 2, Suisse
www.lutheranworld.org

Préparation pour la publication, traduction, révision, couverture, maquette, recherche photographique:

Bureau des Services de communication de la FLM en collaboration avec Joëlle Gouël, Michel Hourst et Françoise Nagy.

Textes

Étude biblique, méditation et groupes villages (pp. 3-6, 9 et 11-15): Erwin Buck (Église évangélique luthérienne au Canada).
Questions (p. 7): membre de la région d'Asie du Comité de planification de l'Assemblée Wayne Zweck (Église luthérienne d'Australie).
Article (p. 10): Linda Macqueen (Église luthérienne d'Australie).
Information sur les aliments de base (p. 16): Miriam Reidy Prost.

Illustrations de couverture

© Hannamari Rinne
(Fond) : via Morguefile.com

Conception du logo

Agence Leonhardt & Kern (Allemagne)

Droit d'utilisation

Église évangélique luthérienne du Wurtemberg (ELKW) et FLM

Distribution :

assembly@lutheranworld.org

Imprimé en Suisse par SRO-Kundig sur papier certifié FSC



© Hannamari Rinne

Étude numéro deux : À toutes et à tous

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien

Quelle différence peut faire un petit pronom ! « Donne-*nous* aujourd'hui notre pain quotidien. » La demande n'est pas « Donne-*moi* aujourd'hui *mon* pain quotidien. » Ce n'est pas la prière d'un individu. C'est la prière d'un groupe. Toute personne qui exprime cette demande prie pour une communauté entière. Quand vous prononcez cette phrase, seul/e ou dans un groupe en public, qui voyez-vous ici avec vous, autour de la table ? Qui entendez-vous prononcer ces paroles avec vous ?

Le cadre du Sermon sur la Montagne

Dans l'Évangile selon Matthieu, le « Notre Père » fait partie intégrante du « sermon sur la montagne » (Mt 5,1-7,27). Ces trois chapitres de Matthieu sont un monologue prononcé par Jésus, sans interruption. L'évangéliste introduit ce « sermon » par une brève

description montrant Jésus en route, « parcourant toute la Galilée » (4,23). Jésus a entrepris un long voyage durant lequel il accomplit un ministère holistique d'enseignement, de proclamation et de « guérison [de] toute maladie et toute infirmité parmi le peuple » – en d'autres termes un ministère diaconal. Dans ce début du récit évangélique, la renommée de Jésus a déjà gagné « toute la Syrie ». Jésus a attiré de grandes foules de toute la région, y compris la zone située à l'est du Jourdain et la Décapole (4,25 – les « dix villes »). À l'époque, cette région est habitée principalement par des Gentils.

Le « sermon » lui-même, toutefois, ne s'adresse pas directement à ces grandes foules. En fait, Jésus s'est éloigné de la multitude pour « monter dans la montagne » (5,1), où les disciples viennent le rejoindre. Ainsi, à ce moment du récit, la foule s'efface en quelque sorte au second plan, mais ne s'en va pas. À la fin du monologue ininterrompu de Jésus (7,28), Matthieu précise que la foule est toujours présente.

On imagine que ces gens sont restés là durant tout le discours, impatients de saisir ce que Jésus dit.

Cela signifie que le sermon sur la montagne, dans l'Évangile de Matthieu, a une double audience. Il y a, d'une part, les disciples qui l'entendent directement et, d'autre part, une multitude de gens qui sont à l'arrière-plan et qui constituent le contexte dans lequel Jésus « les enseignait » (5,2).

Ce cadre est sans doute significatif pour la compréhension du sermon sur la montagne selon Matthieu. Le « Notre Père » a en vue une audience beaucoup plus large que la poignée de disciples qui se sont approchés. Au moins certains de ces gens – ceux qui viennent d'au delà du Jourdain – sont assurément des Gentils. Ils ont tous la possibilité d'« entendre de loin » ce que Jésus dit. La prière que Jésus a enseignée à ses disciples leur est également destinée. Eux aussi aspirent à la bonne nouvelle cachée dans ces paroles.

Enseigner et nourrir

Tout au long de l'Évangile de Matthieu, « la foule » n'est jamais très loin, et Jésus fait plus que seulement tolérer sa présence. Il se soucie personnellement de son bien-être. Non seulement il enseigne les gens, mais il leur fournit aussi de la nourriture.

L'Évangile de Matthieu présente deux récits de distribution de nourriture en succession rapide (Mt 14,13-21 ; 15,32-39). Cette « répétition » d'événements – ici et ailleurs dans cet Évangile – sert évidemment à souligner l'importance de ce qui est raconté. Dans les deux récits, les disciples se sentent mal à l'aise face à tant de gens affamés. « Renvoie donc les foules » (Mt 14,15), disent-ils à Jésus dans le premier récit. « Je ne veux pas les renvoyer à jeun » (Mt 15,32), déclare Jésus dans le second récit. Dans les deux histoires (14,16 ; 15,32-33), Jésus suggère aux disciples que c'est à eux de répondre concrètement à la faim évidente de la foule qui les entoure.

L'idée semble assez claire : Jésus « entend » la prière silencieuse des affamé(e)s et attend de ses disciples qu'ils fassent plus que simplement lui « référer » le cas. Défendre la cause des défavorisé(e)s est plus que simplement « transmettre » leur requête à une instance supérieure. La prière (comme la défense des causes) est risquée ; elle engage celui ou celle qui prie à donner suite à sa prière par une action correspondante.

Dans les deux cas, les disciples mettent en avant l'insuffisance de leurs propres ressources (14,17 ; 15,33), et cela à juste titre : leurs moyens *sont réellement* insuffisants pour apaiser la faim de tant de personnes. Mais, dans les deux récits, le point essentiel est que, dans les mains de Jésus, ces maigres ressources sont suffisantes pour répondre aux besoins de la multitude qui se trouve là. Les disciples deviennent alors les distributeurs (faudrait-il dire les « ministres diaco-

naux ? ») des bienfaits de Dieu. Résultat : nul/le n'est laissé/e sans nourriture ! Toutes et tous ont assez à manger pour ne pas « défaillir en chemin » (15,32). Même les marginalisé(e)s de la communauté – *les femmes et les enfants* (14,21 ; 15,38) – ne sont pas oublié(e)s. Le cercle de celles et ceux (« nous ») qui comptent sur Dieu pour recevoir de la nourriture s'étend bien au delà du petit nombre de disciples auxquels Jésus a appris à prier pour leur pain quotidien.

Un groupe encore plus largement ouvert ?

Le cercle s'élargit encore. La prière prend en compte non seulement les besoins des disciples et de leur entourage immédiat. Elle s'étend à un groupe encore plus grand, comme cela devient évident quand l'Évangile de Matthieu culmine dans le commandement du Seigneur ressuscité (Mt 28,19-20 ; cf. Jn 20,21) d'aller jusqu'aux extrémités de la terre pour exercer un ministère holistique de prédication et de pastorale. Ainsi, au moment où nous arrivons à la fin de l'Évangile de Matthieu, l'oraison dominicale est offerte à tous les êtres humains partout dans le monde. Elle sera pour eux un moyen d'exprimer leur détresse en même temps qu'un rappel de la reconnaissance qu'ils doivent à Dieu pour l'attention qu'il leur porte en permanence.

Au moment où Matthieu écrit ces mots, Paul a déjà commencé à élargir encore la perspective. Il insiste sur le fait que non seulement les êtres humains, mais toutes les créatures font entendre des cris inarticulés, dans l'attente impatiente de la rédemption de la race humaine (Rm 8,22). Ainsi, selon la vision de Paul, l'ensemble de la création – les êtres humains et les animaux (voire les végétaux ?) – « parle » le même langage de la faim, qui ne s'exprime pas en mots. Paul est convaincu que l'Esprit comprend ce langage et intercède pour nous tous et toutes « en gémissements inexprimables » (Rm 8,26). Des convictions semblables sont déjà exprimées dans l'Ancien Testament, où le psalmiste représente « tous les vivants » rassasiés à souhait par la main bienveillante de Dieu (Ps 145,16).

Ne s'ensuit-il pas alors que, selon ces témoignages bibliques, toute la création peut revendiquer la nourriture comme un droit donné par Dieu ? Le fait d'exprimer une prière n'est pas une condition pour recevoir l'objet de cette prière. La prière sert plutôt à rappeler à celles et ceux qui prient qu'ils/elles doivent de la reconnaissance pour ce que Dieu donne même sans prière, comme Luther le rappelle de façon si frappante dans son explication de la quatrième demande. Une telle gratitude à l'égard des dons précieux de Dieu s'exprimera naturellement dans le partage généreux de ces dons avec les autres – tout au moins, c'est ce qu'on attendrait. Mais ce n'est pas nécessairement

ce qui se produit dans la réalité. Jésus raconte une histoire qui parle de la tension permanente entre les personnes qui vivent dans le luxe, et celles dont les besoins élémentaires ne sont pas satisfaits.

L'homme riche et Lazare (Luc 16,19-31)

Cette parabole de Jésus bien connue explore la relation entre une personne « riche » (16,19) et une personne « pauvre » (16,20). Ces deux personnes sont mises en contraste point par point dans un récit dramatique soigneusement orchestré. La caractérisation des deux personnages principaux dans la parabole suit le schéma traditionnel de l'hyperbole (fondée sur l'amplification) : l'un d'eux est extraordinairement riche, tandis que l'autre se trouve dans une situation désespérée.

Le premier n'a pas de nom. Il est pourvu d'un adjectif : « riche ». Le récit l'identifie en termes de vêtements, de maison et de style de vie. Dans la société méditerranéenne de l'époque, le « linge fin » est un produit importé d'Égypte, et le « pourpre » identifie son porteur comme appartenant à l'élite (cf. Mc 15,17). Les vêtements confectionnés dans ces deux matériaux indiquent que celui ou celle qui les porte possède de grandes richesses, est une personne importante (p.ex. Ap 18,12). L'entrée dans la maison de la personne riche (Lc 16,20) n'est pas une porte ordinaire (*thyra*), mais un *pylon*, un grand porche communément associé aux temples et aux palais, comme les douze portes de la Jérusalem céleste (Ap 21). La personne propriétaire de toutes ces choses est manifestement très aisée. Elle « festoie » (le terme grec suggère des festins somptueux, où on mange et boit en abondance) – et cela non pas occasionnellement pour célébrer un événement, mais chaque jour, et ces festins sont « brillants » (Lc 16,19).

L'autre personnage de la parabole, le pauvre, ne possède pas de biens matériels. Mais il a un nom. Lazare vient de la forme grecque du nom propre hébreu *Éliézer*, qu'on peut traduire par « Dieu [est mon] aide ». Contrairement à l'homme riche, Lazare est incapable de se débrouiller tout seul et, dans ce récit, il ne dit même pas un mot. De plus, tous les verbes (grecs) qui se réfèrent à lui sont à la voix passive. *Lazare est couché* sur le « porche de la demeure » de l'homme riche, et il *est couvert* d'ulcères. Il voudrait bien se rassasier, *être nourri* de ce qui tombe de la table du « riche ». Pour empirer les choses, les chiens errants qui traînent à toute heure dans la rue viennent lécher ses ulcères, rendant son sort encore plus misérable.

Jusque-là, le récit place côte à côte un personnage excessivement riche et un personnage désespérément pauvre. L'un a tout ce que l'autre n'a pas. L'un vit dans le luxe, l'autre dans le dénuement. L'un a une maison

magnifique, l'autre gît dans le caniveau. L'un se délecte dans de brillants festins, l'autre est si affamé qu'il serait heureux de se rassasier des miettes qu'on lance négligemment aux chiens sous la table. L'un porte des vêtements coûteux, l'autre est couvert d'ulcères. Ils vivent dans deux mondes différents, alors qu'ils sont voisins dans une seule et même communauté.

Par la suite, Lazare et l'« homme riche » meurent. Mais l'histoire ne se termine pas là. Elle évolue de manière prévisible. À partir de ce moment, Jésus emploie une imagerie que le peuple juif reconnaît facilement pour exprimer la conviction qu'entre la mort et le jugement dernier, les êtres humains sont placés dans une situation qui est le contraire de celle à laquelle ils étaient accoutumés. Lazare, naguère dans la rue, trouve maintenant le réconfort dans le sein d'Abraham, alors que l'homme riche, qui faisait régulièrement la fête dans son palais, est maintenant « à la torture » (16,23), en un lieu lointain envahi de flammes. Toutes choses semblent retournées et sens dessus dessous. Le « riche » qui se délectait de somptueux repas aspire à recevoir une goutte d'eau, alors que Lazare, qui aurait été reconnaissant naguère de quelques miettes, partage maintenant la table du banquet avec Abraham et Sara. Lazare, qui était systématiquement ignoré par l'homme riche, bénéficie maintenant d'un traitement de faveur, alors que l'homme riche, qui l'ignorait régulièrement, désire maintenant que quelqu'un, n'importe qui, peut-être Lazare (?), vienne à son aide. Jusqu'à la fin de l'histoire, le « riche » demeure sans nom, il n'est « rien du tout ». Il sait que rien ne peut plus l'aider. Il pense à ses cinq frères qui pourraient changer leur manière de vivre si on les avertissait de ce qui les attend. Mais ne le savent-ils pas déjà ?

L'histoire est certes assez peu réjouissante, mais elle ne se complait pas dans la punition. À ce moment de la parabole, le malheureux qui se trouve dans le séjour des morts (16,23) s'adresse à plusieurs reprises à Abraham en l'appelant « (mon) père » (16,24 ; 27 ; 30). Étonnamment, Abraham à son tour le reconnaît comme un membre de sa descendance et s'adresse à lui avec affection, en utilisant un terme qui transmet la chaleur des relations filiales dans un contexte familial : « mon enfant » (*teknon*, 16,25). La conversation d'Abraham avec l'homme à la torture reflète une bonne dose d'empathie avec le « riche ». Les parents aimants savent ce que cela signifie de se tourmenter pour un enfant égaré qui essaie désespérément de s'accommoder des conséquences inévitables d'un style de vie autodestructeur.

En fait, la parabole elle-même se termine en 16,26 sur la réalité choquante que l'abîme est maintenant infranchissable, et qu'il n'y a aucune possibilité de revenir en arrière et d'essayer de réparer les erreurs du passé. Les cinq derniers versets du récit ne servent qu'à souligner le caractère irrévocable de la situation. Abraham confronte le lecteur ou la lectrice à une



© Martti Lintunen

idée qui donne à réfléchir : même le miracle le plus spectaculaire ne pourrait pas être plus convaincant que ne le sont déjà Moïse et les prophètes (16,31).

Et c'est sur cette note tragique que l'histoire se termine – sur un gémissement, pourrait-on dire.

Le lecteur ou la lectrice se trouve maintenant confronté/e à une réalité troublante : ces deux personnes, bien qu'elles occupent des positions très différentes dans l'échelle sociale, appartiennent à une seule et même communauté de foi. La « personne riche » est clairement identifiée comme un « enfant d'Abraham », et le nom de la personne pauvre indique qu'elle aussi appartient à la communauté qui reconnaît que toute aide vient de Dieu. Toutes deux appartiennent à une communauté de foi dans laquelle tous les aspects de la vie sont liés à des prières d'action de grâces, de lamentation et de louange. L'élément fondamental de cette communauté est la confession de la dépendance totale à l'égard de la grâce de Dieu.

Et cela nous amène à notre point central : la communauté qui s'adresse à Dieu pour sa subsistance quotidienne est composée de toutes sortes de personnes, y compris celles qui ont plus qu'assez à manger – et à gaspiller – et celles qui, manquant des denrées alimentaires les plus élémentaires, parviennent tout juste à survivre. Comment est-il possible qu'une telle différence non seulement existe, mais encore s'aggrave au fur et à mesure que le temps passe ?

Une conclusion troublante

Le récit devient encore moins réjouissant quand on considère que le personnage principal, le « riche », n'est pas représenté comme mauvais. On ne dit rien à son propos qui conduirait à conclure qu'il est pire que n'importe quel membre respecté de la communauté. Il n'est pas particulièrement cupide ou brutal. Il semble avoir beaucoup d'amis et peu d'ennemis, pour autant qu'il en ait. Il pourrait même être la personne qui a financé la construction de la synagogue locale. Il pourrait bien être un membre éminent du conseil municipal, ou simplement une personne ordinaire qui s'occupe de ses affaires et gère les finances familiales de manière responsable,

dans le souci d'assurer le bien-être de ses proches. Il pourrait ne rien désirer de plus que l'assurance de savoir qu'après sa retraite il lui restera assez de ressources pour maintenir le niveau de vie auquel il est accoutumé. En d'autres termes, l'« homme riche » peut ne pas être différent de vous et de moi.

Le récit est trop proche de nous pour nous rassurer. Il nous montre le monde tel qu'il est en réalité. Il y a assez de richesse dans le monde pour permettre aux privilégié(e)s de vivre dans le luxe, alors que les affamé(e)s continuent à être ignoré(e)s. Il ne suffit pas d'attribuer les faits à « ces autres » que nous qualifions d'« avares ». Le problème n'est pas limité à des individus spécifiquement mauvais ; il est enraciné dans le système socio-économique lui-même dont nous faisons tous partie. Ce système fait de certain(e)s des victimes (comme Lazare) et en privilégie d'autres (comme le « riche »). Et les gens continuent à laisser faire, sans mettre les choses en question.

Le récit confronte le lecteur ou la lectrice à une situation intolérable : Lazare, malade et handicapé physique, est abandonné là, sur le point de mourir de faim, sans que personne ne proteste, pas même lui. L'« autre » bénéficie des avantages du même système qui a marginalisé Lazare, et personne ne crie à l'abus. N'y a-t-il donc personne pour prendre la défense des faibles et appeler les forts à prendre des mesures correctives de manière responsable ?

Le gouffre entre riches et pauvres est impossible à combler – ou sur le point de le devenir. Des gens parfaitement « bons », avec des intentions parfaitement bonnes et de la bonne volonté, peuvent être cause de la mort d'inanition de millions de pauvres. Tel peut être le résultat effrayant du fait de ne pas prêter attention à ce petit pronom dans la demande : « Donne-*nous* aujourd'hui notre pain quotidien. »

Une promesse

L'histoire n'a pas à finir de cette manière. Dans la communauté qui compte sur Dieu pour sa subsistance quotidienne, la personne qui n'a pas de nom et celle qui n'a pas de voix peuvent trouver l'un et l'autre. Il y a assez pour tous ceux et toutes celles qui ont faim.

De la région d'Asie

Questions soumises à notre réflexion

« La prière est risquée ; elle engage celui ou celle qui prie à la faire suivre d'une action correspondante. »

Qu'est-ce que cela signifie pour vous, en termes tout à fait concrets, lorsque vous priez : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » ?

Les problèmes de la faim dans le monde sont si accablants que nous sommes tenté(e)s de penser, comme les disciples : « Renvoie-les » (hors de ma vue, hors de mon esprit) ou, comme l'homme riche : « Envoie Lazare d'au delà de la tombe pour avertir mes frères » (« Ô Dieu, toi qui arranges les choses de manière miraculeuse »).

Comment affrontez-vous le fait de savoir que des millions d'êtres humains meurent de faim ?

Comment conciliez-vous cela avec le concept biblique selon lequel Dieu fournit assez de nourriture pour toutes et tous ?

Le problème des « nantis » et des « démunis » est « enraciné dans le système socio-économique lui-même dont nous faisons tous partie. »

Le monde a-t-il jamais connu un système qui ne fasse pas de certain(e)s des victimes et d'autres des privilégié(e)s ?

Est-il possible aux êtres humains de concevoir un tel système ? Quelle forme pourrait-il prendre ? Comment pourriez-vous plaider efficacement en ce sens dans votre contexte ?

La conclusion du récit de l'homme riche et de Lazare suggère que nous avons le plus grand besoin « de Moïse et des prophètes », c'est-à-dire de l'Écriture. Amos, grand défenseur de la justice sociale, prophétise « la famine dans le pays, non pas la faim du pain, ni la soif de l'eau, mais celle d'entendre la parole du Seigneur » (Am 8,11).

Y a-t-il un risque que certain(e)s chrétien(ne)s soient si préoccupé(e)s par le problème de la faim dans le monde qu'ils/elles en négligent l'importance de se nourrir du « pain de vie » ?



Des Philippines

Cantique

Cette terre de beauté

Anglais : Elena G. Maquiso
Français : Joëlle Gouel

Musique : DUMAGUETE, Elena G. Maquiso



1. Dieu riche en bon - té nous ac - cor - de u -
2. Mal - heur à ce - lui qui mé - pri - se, op -
3. Le fer - mier re - cher - che l'eau vi - ve, le
4. Bien - heu - reux, pauvre ou riche en - co - re, vi -



ne ter - re belle et pro - fu - se. Son grand a - mour dis - pense et
prime, af - fa - me les plus pau - vres, qui dans son coeur la nuit mé -
pain, et le drap qui ha - bil - le, un - ne mai - son so - lide et
vant de sa ter - re si bel - le! Du Cré - a - teur, la pro - vi -



don - ne l'a - bon - dan - ce pour tous les peu - ples, pour
di - te, pré - sente une é - pau - le re - bel - le et
sû - re, pour a - bri - ter, ac - cueil - lir les siens. Que
den - ce at - ten - ti - ve voit que tout est bon pour



cha - cun sa por - tion de grai - ne, sa part du champ qui lui re -
s'en - dur - cit con - tre les hom - mes. Ses o - reil - les n'en - ten - dent
chaque en - fant s'ins - truisse et chan - te dans la joie de ses len - de -
ce - lui qui donne en par - ta - ge, pro - cu - re la paix sans fail -



vient, l'hé - ri - ta - ge de ses pro - mes - ses, de
pas, la jus - ti - ce n'est plus ren - du - e, la
mains, que tour à tour dans u - ne ron - de, les
lir. Bat - tez des mains vous tous les peu - ples, car



ses ré - col - tes, de ses biens.
joie des frères a dis - pa - ru.
mains se joi - gnent dans l'a - mour.
Dieu se lè - ve de - vant nous!



© FLM/DEM Cambodge

Méditation

Dieu donne le pain à tous les hommes, même aux méchants, même indépendamment de notre prière, mais dans cette prière nous demandons qu'il nous donne un cœur reconnaissant, afin que nous recevions notre pain quotidien avec action de grâces.

Martin Luther, *Petit Catéchisme*, Explication de la quatrième demande (traduction tirée de « La foi des Églises luthériennes », textes publiés par André Birmelé et Marc Lienhard)

Nous voulons vous faire connaître, frères (et sœurs), la grâce que Dieu a accordée aux Églises de Macédoine. Au milieu des multiples détresses qui les ont éprouvées, leur joie surabondante et leur pauvreté extrême ont débordé en trésors de libéralité. Selon leurs moyens et, j'en suis témoin, au delà de leurs moyens,

en toute spontanéité, avec une vive insistance, ils nous ont réclamé la grâce de participer à ce service au profit des saints. (2 Co 8,1-4)

Les portes peuvent enfermer les gens ou les laisser dehors.

Elles peuvent aussi faciliter la circulation dans les deux sens et développer la communication.

Prière

Dieu bienveillant,
Ouvre les grilles qui emprisonnent.
Ouvre largement les portes qui accueillent.
Amen.

Thaïlande-Australie : Un partenariat au-delà des océans

Dans un champ proche du village de Ban Napong, dans l'extrême nord-est de la Thaïlande, Brang et Min récoltent leurs premiers légumes verts avec beaucoup d'enthousiasme. Ces jeunes réalisent quelque chose qui n'a jamais été fait ici auparavant. Les parents ou grands-parents de Brang et Min n'ont jamais pratiqué la culture des légumes sur une large échelle. Ils n'ont jamais eu assez d'argent pour acheter autant de semences.

Ainsi, Brang, Min et les autres habitant(e)s du village s'engagent littéralement sur un terrain nouveau. Ils/elles participent activement à un nouveau projet dans le cadre d'un partenariat visant à assurer une production alimentaire et des moyens d'existence durables à la population de Ban Napong et des villages voisins.



À Ban Napong dans l'extrême nord-est de la Thaïlande, Brang et Min récoltent les premiers légumes verts pour leur communauté Lua'. Le projet « semences » est parrainé par une paroisse australienne. © Simon Mackenzie

Les Lua, installé(e)s dans la lointaine province de Nan, font partie d'un groupe culturel minoritaire originaire d'une région du Laos située près de la frontière. Durant la guerre du Vietnam et après celle-ci, beaucoup de familles lua ont cherché refuge en Thaïlande et se sont établies dans les zones montagneuses de la province de Nan, où elles ont conservé des langues, des traditions et des pratiques tout à fait distinctes de celles de l'ethnie thaïe.

Vivant traditionnellement dans les montagnes, les Lua font partie du groupe multilingue et multiculturel connu en Thaïlande sous le nom de « tribus des montagnes ». Ces tribus font l'objet d'une forte promotion touristique, et certaines d'entre elles ont découvert que le plus sûr moyen de survivre était d'ouvrir leurs villages aux touristes et à leurs caméras.

Des programmes gouvernementaux aident certaines tribus des montagnes à trouver des moyens durables et éthiques de gagner leur vie, essentiellement en pratiquant

des cultures de rapport. Dans la province de Nan, les Lua ont la possibilité de cultiver des terres appartenant au gouvernement, mais ils/elles manquent d'expérience en matière de culture de légumes ou de méthodes agricoles telles que la rotation des cultures. Toutefois, il est important qu'ils/elles apprennent, et cela rapidement – sans quoi ils/elles risquent de mourir de faim. Depuis quelques années, les taux de mauvaises récoltes dans leurs rizières de montagne sont très élevés. L'incapacité des membres des tribus des montagnes à nourrir leurs familles est la principale raison pour laquelle tant d'enfants vont se livrer à la prostitution à Bangkok ou plus loin. Les Lua ont pris conscience de la nécessité de s'entraider et de protéger l'avenir de leurs enfants ; mais pour cela, il leur fallait de l'aide.

À huit mille kilomètres au sud-est de la province de Nan se trouve Noosa, élégante station de vacances et attraction touristique internationale située dans le cadre idyllique de l'un des rivages australiens ayant le mieux conservé son caractère originel. La paroisse luthérienne de Noosa a décidé de venir en aide à la population de la province de Nan en fournissant les fonds nécessaires à l'achat de plants de légumes. Cette année, les villageois(es) de quatre des communautés les plus démunies ont pu planter différentes espèces d'ail et de moutarde brassica, ainsi que des légumes feuillus tels que le bok choy ou les épinards.

Le pasteur Ulf Metzner, membre de la paroisse de Noosa et ancien directeur de la Mission mondiale de l'Église luthérienne d'Australie (LCA), explique que la paroisse, déjà active dans la mission locale, souhaitait s'engager au service d'une communauté à l'étranger. « Les liens personnels avec une communauté sont importants pour édifier le partenariat et les relations au fil des années, dit-il.

Depuis une dizaine d'années, les partenariats entre l'Église luthérienne d'Australie (LCA) et les Églises d'Asie du Sud-est, y compris l'Église évangélique luthérienne de Thaïlande (ELCT), se sont renforcés et, dans certains cas, des liens directs ont été noués entre des paroisses et écoles australiennes et des paroisses, écoles ou projets en Asie du Sud-est.

Glenice Hartwich, responsable des projets au Département missionnaire de la LCA, estime que ces partenariats sont bénéfiques pour les deux parties. Il n'y a pas une partie qui donne et l'autre qui reçoit ; toutes deux sont à la fois donatrices et destinataires. « En tant que disciples de Jésus Christ, nous sommes lié(e)s ... Dans le corps du Christ, nous ne pouvons vivre isolément les un(e)s des autres.

Thème du jour

La communauté de prière

Dans la première partie de l'étude biblique d'aujourd'hui, il est apparu de manière évidente que le « Notre Père » est fait pour tous les êtres humains – pour toutes les créatures de Dieu qui ont besoin d'être nourries. Dans la seconde partie de l'étude biblique, l'histoire de l'« homme riche » et de Lazare illustre le fait peu réjouissant que, dans l'ensemble des créatures qui prient, il y en a qui vivent dans le luxe et d'autres qui sont plongées dans une extrême pauvreté. Nous chantons les louanges de Dieu pour l'amour qui nous accueille toutes et tous – tant riches que pauvres – mais nous déplorons devant Dieu les blessures qui ont été infligées à nos communautés. Ainsi, maintenant, nous nous réunissons en tant que frères et sœurs en Christ pour partager nos expériences et demander conseil, alors que nous nous efforçons de trouver de meilleures manières d'être le peuple de Dieu dans le monde.

Groupe village 1 : Bonne terre – eau pure

Le changement climatique

Le point

Qu'avez-vous entendu ce matin ? Qu'est-ce qui vous est apparu particulièrement intéressant ? Quelles questions ont surgi dans votre esprit alors que vous participiez à la vie de la communauté ce matin ?

➤ Prenez quelques minutes pour résumer votre expérience.

La communauté face aux changements climatiques

Cela ne fait guère de doute aujourd'hui : nous enregistrons des fluctuations météorologiques d'une ampleur qui indique une tendance alarmante. Selon les calculs des climatologues, il va faire plus chaud dans certaines régions du monde, plus froid

dans d'autres, et le temps, dans l'avenir prévisible, sera partout plus turbulent et incertain. Des questions se posent à nous : la tendance peut-elle encore être renversée, ou tout au moins ralentie ? Combien de temps cela durera-t-il, à quel rythme l'évolution se manifesterait-elle, quel sera son degré de gravité ? Les expert(e)s sont divisé(e)s sur ces questions, mais il serait insensé d'ignorer leurs avertissements. On prédit que les zones du globe situées à basse altitude (p.ex. le Bangladesh) seront inondées, que certains pays du Sud deviendront insupportablement chauds, et que les régions du Nord (p.ex. l'Amérique du Nord et la Sibérie) deviendront plus chaudes, avec des saisons agricoles plus longues, ce qui donnera la possibilité d'y cultiver de nouvelles variétés de plantes. Beaucoup de personnes se déplaceront, dit-on, très vraisemblablement en direction du Nord. Toutes et tous, nous serons gravement affecté(e)s par ces changements.

➤ Qu'en pensez-vous ? De quelles informations scientifiques disposez-vous ? Les jugez-vous fiables ? Qu'est-ce qui vous impressionne le plus dans ces informations ? Racontez vos histoires et échangez vos impressions.

Notre responsabilité commune

Nous sommes conduit(e)s à penser que l'activité humaine est une cause importante de ces bouleversements. Bien que nous supportions tous et toutes les conséquences des dommages infligés à l'environnement, nous ne sommes manifestement pas tous également responsables des causes de ces phénomènes. Ce sont celles et ceux d'entre nous qui sont les plus fort(e)s, les plus riches, les plus puissant(e)s – précisément parce qu'ils/elles sont puissant(e)s – qui sont susceptibles de faire le plus de mal. Pour reprendre les termes de Lord Acton, « le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument » – un avertissement pour nous tous et toutes, y compris celles et ceux qui ont la certitude qu'ils/elles ne sont pas puissants ou « riches ».

➤ Parlez de cela ensemble : Est-il juste que les dalits doivent porter une si lourde part du fardeau des changements climatiques ? Comment peut-on justifier qu'on mette en danger la santé des habitant(e)s du Pérou (et d'autres pays) en suscitant la pollution causée par l'extraction de combustibles fossiles ? Comment peut-on apporter une compensation aux Inuit, dont le mode de vie est menacé par la suie qui se dépose sur la calotte glaciaire arctique et la fait fondre rapidement ?

Certain(e)s prétendent qu'il ne serait que juste de demander aux personnes qui causent la pollution de payer une taxe carbone afin de venir en aide à celles qui sont forcées de vivre dans les conditions malsaines causées par la pollution. L'ancien leader de l'opposition au Canada a en fait proposé une telle « taxe carbone » sur l'utilisation des combustibles fossiles – et perdu les élections en grande partie, dit-on, précisément pour cette raison.

Notre terrain commun

Nous appartenons toutes et tous à cette communauté largement ouverte, faite de riches et de pauvres qui prient ensemble pour leur pain quotidien. Comment pouvons-nous nous aider réciproquement à traduire la solidarité que nous professons en une volonté de « porter les fardeaux les uns des autres », et le faire avec joie ?

Y a-t-il des signes d'espérance ?

Avez-vous eu l'occasion de constater que des hommes et des femmes – gens de la campagne et de la ville, petits producteurs, consommateurs ordinaires, responsables du monde des affaires et de l'industrie – commencent à se réunir pour discuter de la manière dont la vie pourrait être rendue plus humaine pour toutes et tous ? Y a-t-il des signes indiquant l'émergence d'une volonté politique d'agir ? Connaissez-vous des personnalités politiques qui acceptent de risquer leur avenir politique pour défendre une cause juste ? Comment peut-on soutenir leurs efforts ?

Groupe village 2 : Semailles

Le plaidoyer

Le point

Qu'avez-vous entendu ce matin ? Qu'est-ce qui vous est apparu particulièrement intéressant ? Quelles questions ont surgi dans votre esprit alors que vous participiez à la vie de la communauté ce matin ?

- Prenez quelques minutes pour résumer votre expérience.

Qu'est-ce que le plaidoyer ?

Le terme « advocacy », qui recouvre des notions telles que la « défense des causes », le « plaidoyer », la « promotion », etc., implique généralement l'idée d'intercéder pour quelqu'un dans l'intention de susciter une amélioration de sa situation et de ses conditions de vie. La prière d'intercession pourrait bien être le meilleur exemple du plaidoyer. Cette action de plaidoyer est proche du cœur même de la qualité de disciple. En fait, il ne serait que légèrement exagéré de dire que la qualité de disciple impose le plaidoyer – l'intercession pour les autres. Le plaidoyer exige qu'on ait les yeux ouverts et un esprit sensible générant l'empathie avec les sœurs et les frères dans leurs joies et leurs souffrances, et l'engagement à leurs côtés dans leurs luttes comme dans leurs célébrations.

- Vous souhaitez peut-être partager avec d'autres ce que vous entendez par le « plaidoyer » et comment vous imaginez qu'il s'inscrit dans le contexte de la qualité de disciple chrétien/ne. Ce terme implique-t-il qu'une personne aide et qu'une autre est aidée, ou pensez-vous que les deux parties concernées peuvent à la fois aider et être aidées ? Pouvez-vous expliquer cela ?

Les disciples en tant que défenseurs d'une cause

Dans notre récit biblique de ce matin, les disciples intercèdent pour la foule des auditeurs et auditrices qui sont auprès de Jésus depuis déjà assez longtemps. Ils/elles sont maintenant fatigué(e)s et affamé(e)s. Manifestement, les disciples ne sont pas

bien sûrs de ce qu'il faut faire, face à tant d'estomacs mécontents. Ce sentiment d'impuissance fait certainement partie intégrante du plaidoyer. La personne qui se lance dans l'action de plaidoyer se sent souvent très inadéquate face au besoin qui exige l'attention. Tout ce qu'elle comprend généralement est qu'il y a des gens qui sont dans la peine et que quelqu'un doit parler en leur faveur, même si c'est seulement « en gémissements inexprimables » (cf. Rm 8,22ss.)

- Seriez-vous d'accord d'expliquer à vos voisin(e)s autour de la table comment, après avoir éprouvé un intense désir d'aider quelqu'un dans une crise, vous vous êtes soudain senti/e inadéquat/e, mal préparé/e pour faire quoi que ce soit d'utile ? Décrivez votre expérience et ce que vous avez fait alors.

Les défenseurs d'une cause donnent une « impulsion » aux gens

Jésus fait comprendre à ses disciples que, aussi limitées que soient leurs ressources, avec son aide ils pourront faire quelque chose de concret pour permettre aux affamé(e)s de survivre dans cette région désertique jusqu'à ce qu'ils/elles trouvent une boutique ouverte quelque part, le jour suivant ou plus tard. De même, les ami(e)s de Lazare intercèdent pour lui en le plaçant à un endroit où une rencontre utile avec un/e donateur/donatrice potentiel/le est au moins une possibilité. Parfois, il semble que des choses apparemment petites puissent faire toute la différence.

Le défenseur, ou l'avocat/e, n'est pas nécessairement responsable de l'assistance à long terme auprès de la personne dont il/elle défend la cause. Si c'était le cas, la personne en détresse deviendrait dépendante de l'avocat/e, ce qui pourrait conduire à la perte de sa dignité et de son respect de soi. On pourrait dire que le Bon Samaritain a joué le rôle de défenseur de la personne rouée de coups qui gisait au bord du chemin. L'avocat/e ne distribue pas des secours, il donne une impulsion. Il s'agit en quelque sorte d'aider l'affligé/e à se redresser, à se remettre sur pied (cf. Ga 6,1).

- Vous souhaitez peut-être prendre un peu de temps pour parler de cela ensemble. Quelles possibilités

de plaidoyer voyez-vous dans votre communauté et dans le monde ? Avez-vous entendu parler de la possibilité de donner deux chèvres à une petite famille en Afrique pour l'aider à démarrer sur la voie de l'autosuffisance ? Savez-vous quelque chose du « microcrédit » qui, par exemple, peut aider une femme à créer un atelier de couture qui lui permettra de gagner sa vie ? Peut-être connaissez-vous une foule d'histoires de ce genre. N'hésitez pas à les raconter.

Le plaidoyer – le pouvoir de persuader

Le plaidoyer peut être un outil précieux pour exercer une pression collective face aux obstacles qui empêchent l'aide de parvenir aux personnes qui en ont le plus besoin. On pourrait dire qu'une telle action est un pouvoir bienveillant exercé contre un pouvoir d'oppression. Voici un exemple de l'utilisation d'un tel pouvoir de plaidoyer.

Il y a plus de deux cents millions de dalits dans le monde. En raison de leur naissance, les dalits, qu'on connaît aussi sous le nom d'« intouchables » ou de « hors-caste », sont assignés à un statut qui est inférieur à la caste la plus basse de leur structure sociale. Ils/elles sont affecté(e)s aux travaux les plus sales et ne sont pratiquement pas payé(e)s pour leurs services. Leur marginalisation a été qualifiée de « forme de discrimination parmi les plus brutales et les plus systématiques ».

L'un des outils les plus efficaces pour promouvoir la justice envers les dalits est qu'autant de personnes que possible plaident leur cause de manière aussi convaincante que possible, en réclamant la justice pour les dalits. Comme les trompettes de Jéricho, les cris non violents des avocat(e)s des dalits peuvent faire s'écrouler les murailles.

- Parlez de cela aussi. Que pensez-vous du plaidoyer ? Où voyez-vous des possibilités de le mettre en pratique ?

Une voix de foi et d'espérance :

« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais ... en prison, et vous êtes venus à moi. » (Mt 25,35-36)

Groupe village 3 : Croissance – moisson

Commerce équitable

Le point

Qu'avez-vous entendu ce matin ? Qu'est-ce qui vous est apparu particulièrement intéressant ? Quelles questions ont surgi dans votre esprit alors que vous participiez à la vie de la communauté ce matin ?

- Prenez quelques minutes pour résumer votre expérience.

Pourquoi faisons-nous du commerce ?

On peut résumer le sujet de manière succincte. Quand certain(e)s d'entre nous ont plus qu'assez de pommes, alors que d'autres ont plus qu'assez d'oranges, il leur paraît judicieux d'échanger l'excédent de pommes contre l'excédent d'oranges. Quand l'échange a lieu entre ami(e)s et voisin(e)s, l'argent n'intervient généralement pas dans l'opération. L'essentiel n'est pas de réaliser un profit, mais d'accroître réciproquement le plaisir de la vie.

- Voulez-vous parler de cela un moment ? Qui se souvient d'une époque où les voisin(e)s avaient l'habitude d'échanger des carottes contre des tomates, des œufs contre du beurre, ou des pommes de terre contre des pommes ? Comment cela fonctionnait-il ? Qu'est-ce qui était positif dans cet arrangement et qu'est-ce qui ne l'était pas ? Ce type de commerce est-il encore possible aujourd'hui ? Est-il souhaitable ? Selon le lieu où vous vivez sur cette terre, ce système peut encore constituer un type de commerce apprécié. Il sera passionnant d'entendre les histoires des un(e)s et des autres.

Le commerce aujourd'hui

Aujourd'hui, le lien entre consommateurs/consommatrices et producteurs/productrices tend à être ténu et difficile à retracer. Le produit voyage en passant par les mains des expéditeurs/expéditrices, des affineurs/affineuses, des grossistes et des marchand(e)s avant d'arriver au consommateur ou à la consommatrice. Tout au long de la chaîne, on perd souvent de vue le/la producteur/productrice et le/la consommateur/

consommatrice. Une augmentation de deux centimes de la quantité de blé nécessaire pour produire une miche de pain peut, au final, élever le coût de la miche de dix fois ce montant. Le/la producteur/productrice ne tire pratiquement aucun bénéfice de l'augmentation de prix, alors que pour le/la consommateur/consommatrice l'augmentation de prix peut faire la différence entre acheter ou ne pas acheter ce pain.

Mais ce n'est qu'un début. La relation entre le/la consommateur/consommatrice et le/la producteur/productrice tend à devenir tout à fait impersonnelle quand le produit franchit des frontières. À ce moment, les intérêts nationaux protectionnistes entrent généralement en jeu, ce qui se répercute dans des règles commerciales souvent controversées. Pour la personne ordinaire, ces règles peuvent être extrêmement déconcertantes. Pourtant, si les agriculteurs/agricultrices et leurs client(e)s veulent avoir une possibilité de se faire entendre sur la scène économique et politique, ils/elles doivent avoir au moins une compréhension de base de la manière dont l'économie fonctionne.

- Pouvez-vous consacrer un peu de temps à la discussion de ces questions ? Dans votre pays, les producteurs/productrices et les consommateurs/consommatrices ont-ils/elles facilement accès à la formation économique nécessaire pour leur permettre de jouer un rôle significatif quand l'avenir de l'agriculture de leur pays est en jeu ? Sont-ils/elles au courant des règles commerciales, des subventions, des tarifs, des charges, etc., et savent-ils/elles distinguer si ces mesures sont à l'avantage ou au désavantage de leur pays ? Y a-t-il dans ce groupe village des « expert(e)s » capables d'éclairer le reste du groupe ?

Les principes chrétiens sur la place du marché ?

Le monde de la finance et du commerce peut être déroutant. Les habitant(e)s d'un pays prospère pourraient imaginer que la vente de leurs excédents de blé à bon marché sur le marché d'exportation va permettre aux habitant(e)s de pays où on a faim de se procurer plus facilement du pain à des prix abordables. Toutefois, la mise à disposition d'un produit meilleur marché venant de l'étranger va créer inévitablement une concurrence avec la population agricole

locale. Pour maintenir leur compétitivité, les agriculteurs/agricultrices locaux/locales seront contraint(e)s de baisser leurs prix déjà bas, au point que la production agricole cessera d'être une occupation rentable. Les agriculteurs/agricultrices n'auront alors pas d'autre choix que de quitter la région, ce qui aggravera l'exode rural et élèvera encore le taux de chômage. En fin de compte, le pays qu'on espérait aider sera en fait le perdant. Il perdra sa base agricole et deviendra encore plus dépendant d'importations bon marché de l'étranger.

- Pourriez-vous ajouter à cela des récits issus de votre propre contexte ?

Le dilemme du/de la consommateur/consommatrice

Vous avez sans doute entendu des commentaires tels que ceux-ci : « Je n'ai pas envie d'acheter des produits importés bon marché dans les magasins XY, dit une étudiante dans une ville canadienne, mais je suis étudiante et je dois me débrouiller avec un petit budget. » « Je n'ai pas envie de planter mes légumes sur un sol qui vient d'être débarrassé d'arbres de la forêt pluviale, dit ce père de cinq enfants en Amazonie, mais je dois nourrir ma famille qui grandit. »

- Voulez-vous parler de cela ? Comment pouvons-nous garantir que, dans les échanges commerciaux, le Lazare gisant devant la porte ne sera pas toujours ignoré ? Accepteriez-vous de payer un prix un peu plus élevé pour votre nourriture si vous êtes sûr/e que la différence permettrait au/à la producteur/productrice de continuer à gagner sa vie ?

Y a-t-il des signes d'espérance ?

- Pouvez-vous raconter des expériences de personnes engagées dans le commerce équitable ? Connaissez-vous des personnalités politiques qui acceptent de risquer leur avenir politique pour défendre les principes du commerce équitable ?

Témoignage de foi

« Pour vous, rien de tel. Mais que le plus grand parmi vous prenne la place du plus jeune, et celui qui commande la place de celui qui sert. » (Lc 22,26)

Groupe village 4 : **Transformer ce qui a été moissonné**

Pratiques agricoles

Le point

Qu'avez-vous entendu ce matin ? Qu'est-ce qui vous est apparu particulièrement intéressant ? Quelles questions ont surgi dans votre esprit alors que vous participiez à la vie de la communauté ce matin ?

- Prenez quelques minutes pour résumer votre expérience.

Durabilité des pratiques agricoles

La durabilité de la vie humaine sur cette planète a de nombreuses facettes, car elle est en rapport avec l'alimentation, la santé, les relations sociales, la structure psychologique et (ce qui n'est en aucun cas le moins important) les fondements spirituels. Dans cette séance, nous nous bornerons à discuter de la durabilité sous l'angle des pratiques agricoles.

Pourrons-nous survivre longtemps sur cette terre, compte tenu de notre manière actuelle de semer, de cultiver, de moissonner, de transformer et de distribuer les produits agricoles ? Une telle question n'est pas anodine. Cela fait moins d'un siècle que nous utilisons ces pratiques, et déjà les graves conséquences qui en découlent se manifestent de manière évidente.

- Que « prédit » votre sagesse collective ? Pourriez-vous nous en donner quelques échantillons ?

Qu'entendons-nous par « durable » ?

Nous espérons que l'humanité demeurera sur cette terre durant des milliers d'années et qu'elle apprendra à gérer ses ressources indéfiniment. Tous les parents, sans doute, souhaitent laisser un monde en meilleur état que celui dont ils ont hérité. Ils rêvent que leurs enfants et leurs petits-enfants aient une vie meilleure que celle qu'ils ont eue. Pour cela, il faudrait que l'humanité fasse mieux qu'épuiser graduellement ses ressources. Nous devrions même faire

mieux que seulement reconstituer ou rétablir chaque gramme de ressource utilisé. Nous devrions nous sentir appelé(e)s à augmenter les réserves qui existent actuellement. C'est là un immense défi auquel nous nous trouvons confronté(e)s.

- Aimerez-vous parler de cela ensemble ? Quand nous parlons de la durabilité des pratiques agricoles, à quels objectifs raisonnablement réalistes devrions-nous viser ?

Menaces imminentes

Quelles pratiques faut-il réduire ou éliminer si nous voulons réaliser la durabilité ? A l'heure actuelle, la liste est bien longue. Des terres arables deviennent impropres à la culture à la suite de l'épuisement de leurs substances nutritives, de la pulvérisation du sol et de la désertification résultant de la production excessive et de la surexploitation des terres. Des forêts sont en voie de disparition du fait des coupes claires qui y sont pratiquées et de la conversion des forêts en terres arables. Le niveau des eaux baisse à la suite de l'utilisation excessive de l'eau par l'industrie (en particulier l'industrie minière) et l'agriculture (irrigation et élevage de bétail). Beaucoup de terres agricoles sont empoisonnées par l'emploi et l'utilisation abusive d'herbicides et de pesticides.

Une part importante de la biodiversité naturelle de l'environnement est perdue à la suite de l'augmentation des monocultures et de l'assèchement des zones humides. La biodiversité naturelle de la terre est menacée de disparaître en raison de la préférence qui se manifeste en faveur des monocultures. La pêche commerciale excessive menace de vider les océans de leurs poissons.

Toutes ces disparitions potentielles exerceront des effets directs sur la vie et la société humaines.

- Aimerez-vous ajouter quelque chose à cette liste ou retrancher un de ses éléments ?
- Comment évaluez-vous le niveau de gravité de la menace et la possibilité de rétablissement ? Si les êtres humains que nous sommes font partie du problème, pouvons-nous aussi faire partie de la solution ? Si oui, comment ?

Possibilités de rétablissement

Cette liste est beaucoup plus courte que la précédente. L'eau peut être recyclée, l'air peut être « nettoyé ».

On peut repeupler les eaux, mais c'est une tâche immense et ardue. Au lieu d'utiliser des combustibles fossiles, on peut produire de l'énergie renouvelable à partir du vent, du soleil et de l'eau (bien que la plupart des cours d'eau supportent déjà des barrages). On peut replanter les forêts, mais il faut bien des années pour obtenir des effets durables.

- Pouvez-vous ajouter quelque chose à cette liste ? Voyez-vous la nécessité d'effacer certains de ses éléments, ou de mettre en question leur potentiel ?

Y a-t-il des signes d'espérance ?

Beaucoup de progrès ont été faits dans le domaine de la préservation de la nature. Par exemple, les agriculteurs/agricultrices se mettent à utiliser des semoirs à air qui placent la semence directement dans le sol, sans labourage supplémentaire (qui entraînerait une perte d'humidité). Des pays qui se trouvent dans des conditions quasi désertiques (comme Israël et l'Égypte) ont mis au point des moyens perfectionnés de couvrir les végétaux avec des feuilles de protection qui réduisent l'évaporation. De même, l'« irrigation goutte à goutte », qui consiste à fournir de l'eau goutte à goutte directement à la racine des plantes, est largement utilisée en Afrique et ailleurs.

- Que souhaiteriez-vous ajouter à cette liste, et que faut-il supprimer ou mettre en question ?

Un sujet oublié ?

La question mérite d'être posée. Que va-t-il se passer si la population du monde continue à augmenter au rythme de croissance qu'elle connaît depuis un siècle ? Certain(e)s d'entre nous peuvent se souvenir de l'époque où le monde abritait seulement un sixième du total actuel de ses habitant(e)s.

- Comment réagissez-vous aux questions de ce genre ? Racontez-nous vos histoires, s'il vous plaît.

La voix de la foi

« Tu reconnaîtras que c'est le Seigneur ton Dieu qui est Dieu, le Dieu vrai ; il garde son alliance et sa fidélité durant mille générations... » (Dt 7,9)

Groupe 5 : Rompre le pain – partager la solidarité

La justice dans les relations de genre

Le point

☞ Prenons quelques minutes pour réfléchir à ce que nous avons entendu et vu ce matin, alors que nous étions occupé(e)s à célébrer le culte, à prier, à chanter et à étudier la Parole. Quelles pensées ont traversé votre esprit ? Qu'est-ce qui vous a frappé(e)s – pour autant que quelque chose vous ait frappé(e)s – comme un élément nouveau, passionnant et méritant plus ample réflexion ?

Les voix et les expériences des femmes

C'est une bonne occasion pour les femmes de raconter leurs histoires, et pour nous tous et toutes de les entendre. Quelles sont parmi les plus grandes joies que les femmes ont connues dans leur vie quotidienne, sur leur lieu de travail, dans leur profession, en assumant leur rôle dans l'Église et la société ? Mais nous devons aussi prêter attention à la souffrance des femmes et aux déceptions qu'elles éprouvent bien souvent. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions mieux comprendre où l'Esprit Saint nous conduit en tant que sœurs et frères en Christ.

À quoi sont confrontées les femmes qui sont pasteures ordonnées dans l'Église ? Les femmes ont-elles obtenu une plus grande justice entre les genres dans la société ? Y a-t-il des portes qui s'ouvrent pour les femmes aux différents niveaux des structures du pouvoir social et économique ? Peut-on prétendre que la violence contre les femmes est en diminution ?

Le paysage qui change et qui nous interpelle

C'est (ou ce devrait être) une grande joie d'apprendre que le sort des femmes dans la société a changé en mieux sous de multiples aspects partout dans le monde. Depuis bien trop longtemps dans l'histoire, les femmes étaient là sans qu'on fasse grand cas d'elles, considérées parfois même comme des citoyennes de seconde classe. Nous sommes assurément d'accord pour dire que tout ira mieux pour nous toutes et tous dès l'instant où les femmes et les hommes se considéreront comme des personnes égales, travaillant ensemble dans un partenariat authentique. La FLM s'est engagée à travailler avec constance en direction de cet objectif. La mise en place d'équilibres 50/50 entre les genres à tous les niveaux de l'organisation n'est qu'un exemple de son engagement permanent.

Dans de nombreux pays, le rôle des femmes demeure très traditionnel : les femmes sont appréciées pour leur fécondité, leurs qualités maternelles, leurs compétences pour pratiquer les cultures vivrières, préparer les repas, accomplir les travaux domestiques et porter de l'eau ; on tend à les juger sur la base de leur apparence physique.

Mais cette situation commence-t-elle à changer ? Les femmes réussissent-elles fréquemment à rejeter avec succès ces stéréotypes et à affirmer leurs droits humains fondamentaux ? Dans quelle mesure les femmes peuvent-elles accéder à l'éducation, se préparer à une profession (études de médecine ou de droit par exemple), prendre un emploi, conduire leur voiture, porter des vêtements confortables, s'installer en ville ou posséder des biens ? Il est sans doute juste de dire que, dans bien trop de pays, le chemin est encore long. Mais y a-t-il des signes prometteurs d'amélioration ?

Interpréter les récits bibliques

Une bonne partie de notre vie est régie par les conventions, la tradition. Cela donne de la stabilité à la société, mais cela peut être aussi un obstacle empêchant l'adoption de moyens plus humains, plus centrés sur l'Évangile, de se comporter les un(e)s à l'égard des autres. L'Église est une grande protectrice de la tradition, ce qui n'est pas toujours d'un grand secours. Souvent, l'Église a simplement adopté et perpétué les règles de la société séculière considérant les femmes comme soumises à leurs maris. L'Église a même souvent insisté sur le

fait que la Bible soutient non seulement la soumission des femmes aux hommes, mais aussi la pratique de l'esclavage. Nous devons prendre soin de distinguer entre la lourdeur de la tradition et la liberté de l'Évangile. Une lecture responsable de la Bible doit être sensible aux rôles que jouent les femmes en tant qu'avocates de la justice, sources de sagesse, dirigeantes et réformatrices de la société. Il y a dans la Bible de nombreuses histoires de femmes auxquelles on n'a pas accordé une place centrale dans la proclamation de l'Église. Comment peut-on lire ces histoires de telle sorte que les femmes ne soient plus marginalisées, mais libérées pour aller de l'avant avec courage et dignité ?

☞ Pouvons-nous parler de la manière dont nous pouvons apprendre à distinguer entre la voix de l'Évangile et le bruit de la société séculière ?

La nécessité de l'encouragement et du soutien mutuels – la quête de la justice de genre

Pour améliorer le statut des femmes, il est essentiel que les relations traditionnelles entre les femmes et les hommes soient transformées de manière significative. Comment pouvons-nous faire en sorte que les modèles de relations entre femmes et hommes fondés sur l'oppression et la dévalorisation cèdent la place à des modèles où l'homme et la femme partagent les responsabilités en tant que personnes égales dans la famille, l'Église et la société ?

De telles réflexions peuvent mettre certains hommes mal à l'aise. Peut-on imaginer qu'ils considèrent une telle évolution comme une menace pour leur masculinité, un signe de leur échec à gagner suffisamment bien leur vie ? Nous devons écouter aussi les hommes. Quelles sont leurs préoccupations à ce propos ?

☞ Aimerez-vous parler de cela, en demandant aux hommes de nous aider à mieux comprendre leurs perspectives ?

☞ Qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce qui peut aider les femmes et les hommes à devenir des partenaires égaux, capables de se soutenir réciproquement dans leur développement et, ce faisant, de découvrir une nouvelle qualité de liberté pour toutes et tous ?



Un aliment de base

Le riz

« Savez-vous que chaque grain de votre bol de riz a été produit au prix de pénibles efforts ? » (pensée chinoise)

Le riz est la céréale nourricière la plus cultivée dans le monde après le blé, et probablement la céréale la plus importante pour l'alimentation humaine et l'apport calorique. Il fournit plus d'un cinquième des calories que les êtres humains consomment dans le monde.

La culture du riz exige beaucoup de main-d'œuvre ; elle convient bien aux régions où les pluies sont abondantes, car il lui faut beaucoup d'eau. La méthode traditionnelle de culture consiste à inonder les rizières durant ou après le repiquage des jeunes plants.

Les grains de riz mûrs sont passés au moulin pour enlever la balle ; le riz brun qui en résulte peut être encore transformé pour éliminer l'enveloppe et le germe restants, ce qui donne du riz blanc. Le riz brut peut être moulu pour devenir de la farine ; les grains de riz transformés doivent être bouillis ou cuits à la vapeur avant d'être consommables. Le riz cuit peut être ensuite passé à l'huile ou au beurre.

On dit que la culture du riz remonte à 10 000 ans, quand les techniques de culture se répandirent à travers l'Asie du Sud et du Sud-est. Aujourd'hui, plus d'un milliard d'hommes et de femmes passent la plus grande partie de leur vie à ne faire guère autre chose que cultiver assez de riz pour subsister.

Cette histoire a fait surgir une conscience spéciale à propos du riz dans de nombreuses sociétés asiatiques. Dans certaines parties du continent, le mot désignant le riz est le même que celui qui se réfère à la nourriture, à l'agriculture ou à la vie elle-même.